

Ma mère était heureuse de gagner Israël. Malgré son attachement à Casablanca. Elle immigrait parce qu'elle était juive et qu'elle ne pouvait se dérober à une lancinante sommation de réaliser un idéal qui montait de ses entrailles. C'était pour elle un ordre quasi-divin, un saisissement quasi-messianique. Mais peut-être caressait-elle des rêves plus intimes. Elle avait longuement entendu parler du pays. De ses libertés. De son ouverture. De ses promesses. Elle changeait de vie, il n'était aucune raison pour qu'elle ne renoue pas avec des rêves sentimentaux. Le Maroc était trop étriqué pour qu'elle trouve un compagnon et un père pour son fils. Elle s'est déclarée veuve. C'était plus commode. Les représentants sionistes n'ont pas insisté. Ils n'étaient pas regardants sur ces détails. Ils encourageaient au contraire toutes ces petites mutations qui favorisaient à les en croire l'intégration des immigrants.

On était censé nous acheminer à la Terre promise, on nous a largués dans un désert rocailleux et ingrat. De quelque côté qu'on allât, on se heurtait à la rocaille. On parlait alors de

conquérir le désert, de le régénérer et de le reverdir. Au milieu des années soixante, c'étaient un pays et une population sinistrés. D'une histoire bimillénaire qu'on disait émaillée de persécutions ; d'un terrible génocide ; de je ne sais combien de guerres gagnées ou perdues. La bourgade où nous avons échoué était un signe précurseur du désastre qui m'attendait. Ce n'était pas une ville, ce ne pouvait le devenir. Des masures ensablées dans un cauchemar messianique. Sans institutions et sans vitrines. Sans cœur peut-être aussi. Un bidonville en béton avec des monceaux de décombres de rêves. Le royaume des mouches auxquelles les habitants s'étaient tant habitués qu'ils ne semblaient plus les remarquer. Je retrouvais leur ballet partout, à l'intérieur des maisons, dans les classes, les synagogues, il était devenu ma seule distraction dans l'ennui que je trouvais à vivre. Israël n'avait peut-être pas de punaises. En revanche, il regorgeait de cafards et de moustiques. De gentils lézards aussi, des murets et, par-ci, par-là, le museau d'un renard ou d'un chacal. Le vent était différent de celui de Casablanca. Plus revêche et grinçant. Sans les caresses embrumées de l'Océan. La mer la plus proche était à une trentaine de kilomètres, encore était-elle morte. Les arbres échevelés ; les bâtisses décrépites. La bourgade n'avait pas de terrasses. Ses toits, inaccessibles, étaient couverts de plaques solaires et de barils d'eau.

On ne transplante pas des habitants de l'Estuaire d'Anfa dans ce nulle part où sévissait une chaleur qui générait la poisse et un vent qui n'arrêtait pas de changer de direction. Les mendiants n'étaient plus aussi sereins, les rabbins aussi magiques et on avait l'impression que tous étaient devenus

bedeaux. Sinon qu'ils avaient le cœur brouillé. La synagogue était aménagée dans un vulgaire baraquement avec des bancs en bois et une vieille armoire de maison pour abriter les rouleaux de la Loi. À Casablanca, les visages des fidèles étaient transfigurés ; dans cette bourgade, dont on ne connaissait pas le nom tant il changeait, ils étaient dévastés. Là-bas, ils étaient beaux malgré leur malheur ; ici, ils étaient irrémédiablement hideux, décomposés par la chaleur et desséchés par le vent. Partout l'hébétude de pauvres gens auxquels on aurait dérobé un rêve et une promesse millénaires. Ils n'attendaient plus ; ils végétaient. Une bourgade d'assistés, de rebuts et de vieillards. Les prières étaient toutes exaucées ou toutes déboutées.

Les habitants, tous nouveaux immigrants, n'étaient que des figurants dans une production où l'enthousiasme tournait de jour en jour à la perplexité. Ils se sentaient abusés, ils le cachaient. Abusés je ne sais par qui. Peut-être par Dieu. Ils étaient brisés et ils ne pouvaient que rendre grâce à Dieu de leur brisure. Ils s'interdisaient de dire du mal de la terre sainte, ils en avaient dit tant de bien, pendant une si longue période, de génération en génération, qu'ils ne pouvaient se dédire sans commettre le pire sacrilège. Ils n'avaient d'autre choix que de taire leurs critiques et d'assumer leur désenchantement. Ils peinaient à vivre, ils incriminaient le soleil. Sinon ils remerciaient le ciel. Ils sortaient de leur clandestinité, le port cassé par deux mille ans d'exil, pour recouvrer une dignité perdue, et ils se heurtaient à un mépris plus humiliant et cuisant que le mépris antisémite qu'ils n'avaient cessé de balayer d'un revers de main. Ils n'étaient pas mûrs pour cette sortie hors des combles de l'histoire, ils n'avaient pas été préparés.

On ne cessait de le leur rappeler en désespérant d'eux. On les condamnait au désert où ils devaient achever de se décomposer, de se déliter et de se régénérer. Leurs descendants sinon leur génération. Cela manquait d'histoires, malgré une actualité mouvementée, de personnages, malgré les héros qui ne cessaient de tomber dans les embuscades qui se succédaient.

Ma mère ne se plaignait que du climat. Le hamsine calcinait les esprits et navrait les visages. Il entretenait comme des braises sous la nostalgie de laine, de soie et de toile d'araignée qui conservait nos souvenirs casablancais. Collectionner ne présentait plus d'intérêt. Rien n'était nouveau ; tout l'était. Surtout, c'était le régime de l'austérité. Les mêmes shorts, le même bonnet, les mêmes sandales. Les mêmes produits ; les mêmes boissons. Les mêmes emballages ; les mêmes meubles ; les mêmes intérieurs. Nous nous sommes mis stoïquement au régime de la contrée. On n'avait pas de beurre, on n'avait que de la margarine. On n'avait pas le choix du pain, on était astreint au pain commun. La variété était proscrite. Par l'idéal pionnier davantage que par la pénurie. Par le deuil peut-être aussi. Un deuil lancinant dont l'on ne se remettait pas parce qu'on ne le reconnaissait pas. Ni tarte aux cerises ni tarte aux mûres ; ni pralines ni nougats ; ni citronnade ni limonade. Ni sauterelles grillées ni crustacés. On n'avait que des dragées à la farine et encore fallait-il les acheter au détail. Pourtant, j'avais été de ces écoliers qui « restaient à la cantine » pour le déjeuner, et le soir c'était à peine si l'on trempait des croûtons de pain dans une soupe où flottaient des miettes de viande ou de poulet. On ne s'en permettait pas moins, quand les suppléances avaient été nombreuses, de sortir de l'ordinaire et de

franchir les seuils savoureux d'une confiserie ou d'une pâtisserie. La bourgade n'avait ni l'une ni l'autre et nos hôtes — parce que nous n'étions que de passage dans ce désert — ne soupçonnaient pas même la délicatesse calligraphique de la civilisation marocaine. Dans les parcs, les sites, les intérieurs. Les ashkénazes étaient davantage bornés que méchants. Quand ils découvriraient le précieux dosage de la cuisine marocaine, ils donneraient dans une boulimie de mauvais goût et nous entraîneraient dans leur irrémédiable absence de saveurs.

Seul un personnage de la zone espagnole, de Tétouan ou Tanger, persistait à garder sa cravate et sa veste. En hiver, il se servait de son immuable parapluie pour se protéger contre le sable ; en été, contre le soleil. Il vivait comme tout le monde, de travaux de sarclage — dans le désert ! — et d'allocations. Tout, chez lui, disait qu'il n'avait pas quitté le Maroc. Ni d'ailleurs la Castille ou l'Andalousie de ses ancêtres. Il cumulait les exils depuis des siècles et ce n'était pas cette bourgade qui allait mettre un terme à son exil intérieur. Il mesurait plus de deux mètres et l'on avait l'impression que c'était un Caballero encombré de sa taille qui était sorti à la retraite d'on ne sait quel livre picaresque. Il ne se promenait pas, il se donnait en représentation. C'était une créature d'exhibition et s'il existait des musées pour les êtres humains, il aurait trouvé sa place dans l'un d'eux. Un musée de l'exil ou un musée de retraités. Il était célibataire. Il lui arrivait de passer prendre le thé à la maison. Il avait son sachet dans la poche intérieure de son gilet. Il cherchait vainement un portemanteau auquel accrocher son parapluie et se résignait à le garder sur les genoux. Il était plus soucieux du pli de son pantalon que de la sueur qui

humectait son col. Il parlait en espagnol ; ma mère en français. Ils ne se comprenaient pas ; ils n'en conversaient pas moins. Certains jours, il avait une rose ou un camélia à la boutonnière et ma mère se demandait où il pouvait bien les trouver jusqu'au jour où elle découvrit qu'ils étaient en plastique. C'était toute cette bourgade qui était un musée des déchets de la Promesse.

Plutôt que de faire le ménage dans le complexe de la municipalité qui comptait plus de personnel d'entretien que d'employés municipaux, ma mère s'était remise à tricoter, à broder et à écouler ses layettes, ses chaussons, ses bonnets, ses mouchoirs, ses oreillers et ses napperons. Dans cette débâcle du rêve, elle s'était donné pour mission de cultiver mon français. Elle me donnait régulièrement des cours. Une lecture, une dictée, une rédaction. Dans la chaleur et la poisse. C'était sa manière de me protéger. Contre l'humiliation. L'amertume. La déliquescence. Elle tissait autour de mon âme un cocon à partir de mots qu'elle liait les uns aux autres de sa sève et de sa voix. C'était peut-être aussi une manière de compenser nos déboires. Paris la tentait, Jérusalem l'engageait. Dehors, on ne parlait que le marocain et l'hébreu. On ne parlait plus le français ; on se serait ridiculisé. On nous niait du reste le droit de le parler. Ce n'était pas notre langue, on ne devait pas se cacher derrière elle. En revanche, le marocain étant vu comme langue d'exil, d'attardement et de décadence, on ne le parlait pas sans répondre aux pires stigmates que nos hôtes réservaient à notre mentalité, notre déraison... notre débilitation. Ce n'était que de l'antisémitisme relevé d'anti-arabisme. Ce serait grâce à ce cocon que je ne perdrais pas mon français dans l'assaut brutal

de l'hébreu. Le cocon ne s'écaillerait que sous la poussée de l'arabe dialectal marocain que ma mère recouvrit à l'hospice et auquel moi-même me remettrais pour communiquer avec elle.

Dès le premier jour, je n'ai pas aimé ce pays. Peut-être parce que j'étais un pur produit de Casablanca ; peut-être parce que j'avais quitté un paradis. Malheureusement, mon aversion n'a fait que croître avec les années. C'était hargneux et teigneux. Au début, c'était tout le pays, presque tout, qui était à l'état d'ébauche. Les routes n'étaient encore que des pistes plus ou moins goudronnées. Les bus, que des camions aménagés pour accueillir des voyageurs assis de part et d'autre des quatre longs bancs qui couraient le long de la cabine. Les êtres humains n'étaient que des silhouettes plus revêches que cordiales. On ne pouvait s'empêcher pour autant de relever des vestiges prophétiques dans les décors, sur les troncs des arbres, sur les traits des visages. Dans l'aube qui nimbait le jour et l'aura qui se calcinait avec le crépuscule. Je me suis vainement cherché une nouvelle poétique. Seuls les corbeaux me soutenaient ou me contrariaient. Ce n'étaient pas les charnières qui étaient rouillées, c'étaient les esprits qui étaient ensablés. Cela manquait d'abri contre le soleil, cela manquait désespérément d'ombre.

Depuis que nous avons quitté la bourgade pour Bat Yam, au sud de Tel Aviv, je n'y suis retourné qu'en de rares occasions. Mais j'ai continué de suivre ses péripéties. Ses plans de rénovation et de repeuplement. Ses grèves et ses sinistres. Des décennies plus tard, on tenta de remplacer les immigrants marocains et indiens par des Saint-Pétersbourgeois. Elle ne

sortait pas pour autant de son engourdissement. Les femmes de mon âge, qui avaient habité l'étage du dessus ou du dessous, ressemblaient aux vieilles juives de mon enfance. Un tiers-monde derrière la belle vitrine, précieusement aménagée, de ce pays de nouveaux riches. Son odeur de roussi ne m'a jamais quitté. Pourtant il n'était ni herbes ni arbres. C'étaient les pierres qui dégageaient des relents de sueur. Ma mère ne se risquait dans le désert que pour cueillir du thym qui lui servait de panacée contre tous les maux. Les migraines bien sûr. Les coliques. Les bronchites. Nous étions relativement bien lotis. On pouvait encore voir les minuscules baraquements enchaînés les uns aux autres comme les wagons de trains des débuts de la bourgade. Ils étaient construits de tôle et d'amiante, ils couvaient le cancer.